





Shana Keers

*Mon* **ADN**

1 – Mon passé

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-7239-4

© 2022, Shana Keers

Crédits photos :

\* Couverture :

Depositphotos - @ Victor\_Tongdee | 309395434

Depositphotos - @ ffsettler | 213640812

\* Vecteurs mise en page :

Depositphotos - @ Fafarumba | 89388186

Depositphotos - @ macrovector | 58306185

Design de couverture : Nathalie Machado

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## **Trigger warnings**

Mon ADN œuvre comporte des scènes érotiques explicites, dépeintes dans un langage adulte.

Elle vise un public averti. L'auteure décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

**Cette œuvre est une fiction qui aborde des sujets sombres (principalement dans le tome 2) : deuil, maladie, maltraitance des enfants, viol, addictions à l'alcool et aux stupéfiants, mais ce n'est pas une dark romance.**



# Chapitre 1



*Synaëlle*

*Pourquoi est-elle vautreée sur son canapé ?*

Moi qui croyais connaître ma meilleure amie sur le bout des ongles, je me fige au milieu de son salon. Lindsey a enfilé un pyjama pilou improbable. Ses cheveux blonds sont ébouriffés, comme si elle venait de se lever, alors qu'il est près de 18 h, et elle se gave de pâte à tartiner à m'en donner la nausée. Autrement dit, ma foldingue préférée ressemble à une dépressive et ça, ce n'est pas possible. Comme moi, elle est entière et excessive, et la moindre contrariété la pousse aux extrêmes. Seulement le grain de sable qui la met dans tous ses états est minuscule et je vais le pulvériser en un rien de temps.

Je laisse tomber mon sac à mes pieds et me campe devant elle, les poings sur les hanches et les sourcils froncés.

Elle s'est fait larguer. Et alors ? Son dernier *sexfriend* était un véritable névrosé qui au bout de deux mois de relation contrôlait tous ses faits et gestes. Au moins, sans lui, elle va redécouvrir la liberté et je mettrais ma main au feu qu'elle va aimer reprendre sa vie d'avant.

— Aucun homme n'est irremplaçable. Tu vas en retrouver un autre, fais-moi confiance.

— Je sais, soupire-t-elle, l'air désabusé, avant d'enfourner une nouvelle cuillerée chocolatée, pleine à ras bord. N'empêche que j'ai du mal à avaler la pilule, tu vois.

Je louche sur le pot en verre qu'elle tient précautionneusement entre ses mains. Si je m'écoutais, je l'accompagnerais dans sa boulimie, parce que je ne me sens pas au mieux, moi non plus. Malheureusement, me goinfrer pour finir par vomir dans les toilettes ne résoudrait pas mon problème actuel et n'arrangerait pas le sien non plus.

— Tu vas pleurer sur ton cul si tu prends du poids.

Je joue sur sa corde sensible en espérant la faire réagir. L'apparence a toujours eu beaucoup d'importance pour elle et depuis qu'elle travaille dans une boutique de fringues, c'est encore pire. Pour compenser une alimentation peu équilibrée, elle entretient sa ligne avec des séances régulières de fitness et jusqu'à présent, elle s'en tire plutôt bien. Quant à moi, j'adore m'habiller quand je sors, mais je ne fais pas de fixation là-dessus. Et surtout, je déteste transpirer en salle de sport dans la perspective d'obtenir un corps parfait. J'assume mes fesses rebondies et mon 90 D, et comme mes amants successifs apprécient aussi mes formes, tout va bien.

— À force de travail, j'ai un cul en béton, se défend-elle la bouche pleine. Ce ne sont pas quelques kilocalories en plus de l'ordinaire qui vont tout remettre en question.

— Pour ce qui est de ton sacro-saint derrière, rien n'est jamais acquis. Donc, si tu veux qu'il conserve sa dignité, ne lui fais pas subir l'effet yo-yo. Parce que pour les vergetures, le sport ne produit pas de miracles.

— Merci pour ta compassion, bichette. Je comprends pourquoi tu as refusé d'être infirmière comme tes parents. Tu n'as aucun tact avec les personnes en détresse psychologique.

— Jusque-là, tu ne m'apprends rien.

Lui adressant un clin d'œil, je lui dérobe le pot en même temps que sa cuillère et pose le tout sur la table basse. Puis comme elle bougonne, j'en rajoute une couche :

— De toute façon, Wilfried ne mérite pas que tu te rendes malade. D'ailleurs, aucun homme n'en vaut la peine. Tu m'entends ? Aucun !

Alors que je m'attends à ce qu'elle continue à ronchonner, elle rigole.

— Poisson d'avril ! En plus, tu viens exactement de prononcer la phrase que j'espérais.

Son rire s'éteint dans un sourire satisfait et je ne comprends rien à son changement radical d'humeur.

— Vois-tu, bichette, il y a presque un mois que tu appréhendes l'arrivée de ton futur super coloc et ça en devient obsessionnel, argumente-t-elle en se levant prestement. Alors, comme la date fatidique est aujourd'hui et que je sais à quel point ça te mine, je me suis dit qu'un peu d'humour te changerait

les idées, au moins jusqu'à ce que tu rentres chez toi. Mais en fait, je ne pensais pas que tu serais aussi rapide pour souligner ce que tu me répètes à longueur d'année.

Toujours incrédule, j'accentue mon froncement de sourcils.

— On est bien d'accord que ton opinion sur les hommes vaut pour nos *sexfriends*, mais également pour tous les autres ? poursuit-elle en se dirigeant vers le coin cuisine. Ce qui signifie que cet Alric Gomez ne déroge pas à la règle.

Il ne me faut pas plus d'une demi-seconde pour comprendre où elle veut en venir. Le super coloc dont elle parle n'est autre que le meilleur ami de mon père et il débarque chez moi pour une durée indéterminée. Enfin... chez mes parents. Je n'ai pas vu ce type depuis qu'il a quitté la France, il y a une quinzaine d'années. Lorsqu'il vivait encore ici, il passait très souvent à la maison. D'un tempérament taciturne, il n'ouvrait pas beaucoup la bouche, et quand il le faisait, c'était pour nous rabrouer, mon frère et moi, le pire étant que mes parents n'intervenaient jamais pour nous défendre. Il n'y a pas de raison qu'il ait changé et ça ne me plaît pas, mais alors, pas du tout. Non pas que ce type me fasse peur, mes neuf ans sont loin et je n'ai pas la langue dans ma poche. Il n'a aucune chance de m'impressionner et je saurai répliquer s'il m'énerve. Cependant, j'en suis fatiguée à l'avance. Du coup, depuis plusieurs semaines, je la bassine avec ça, échafaudant tout un tas de scénarios tous plus agaçants les uns que les autres.

*Donc, elle a fait tout ce cinéma pour m'entendre dire qu'aucun homme ne vaut la peine de se triturer l'esprit et pour me faire comprendre que je suis la première à ne pas appliquer ma propre règle ?*

J'attrape un coussin à ma portée et le projette dans sa direction en prenant un air indigné.

— Si je ne t'aimais pas autant, je te dirais que tu es une sale garce.

— Rien de nouveau sous le soleil. Nous sommes deux sales garces, non ?

Pas faux. Je ne le lui dirai pas, mais je reconnais que je me suis laissé emporter par ma contrariété ces derniers temps. Parce que mon frère a consenti à prêter sa chambre à Alric Gomez. Parce que je vais devoir partager ma salle de bains et tout l'étage avec ce mec, puisque mes parents couchent au rez-de-chaussée. Parce que mon intimité en sera mise à rude épreuve et que je n'aime pas l'idée d'être obligée de faire des compromis. Jonas a le beau rôle dans cette histoire. Il suit des études à Montpellier et vit en colocation avec un copain, Melvin. Il n'aura rien à supporter. Pire, il va pouvoir s'amuser non-stop avec ses potes. Alors que moi, je vais devoir m'accommoder d'un sinistre grincheux quand mes parents, infirmiers de nuit, partiront travailler. Adieu mes soirées tranquilles sur le canapé et mes réveils en petite culotte. Ciao mes rendez-vous secrets avec Enzo à la maison. En toute honnêteté, ce n'est pas l'arrivée de ce type en particulier qui me dérange. Celle de n'importe qui d'autre m'aurait fait le même effet. Je vais être privée d'une partie de mes libertés jusqu'à nouvel ordre, et ça, c'est la pire des punitions.

Je ne comprends pas pourquoi mes parents ont gardé des contacts avec Alric pendant toutes ces années. Et encore moins, pourquoi ils ont proposé de l'héberger. Sans déconner, après une si longue absence, monsieur rentre à Toulouse pour ouvrir

son propre restaurant, et sous prétexte que l'ancien appartement de sa mère n'est pas habitable en l'état, c'est le nôtre qui sert d'hôtel. Merde alors !

Lindsey me tire de ma réflexion en me tendant un verre de vin que j'accepte sans rechigner. Elle a sorti une bouteille de sauvignon entamée de son frigo et celle-ci trône sur la table accompagnée de quelques olives. Notre apéro du lundi soir est prêt et, Alric Gomez ou pas, je ne dérogerai pas à notre plaisir hebdomadaire.

— Allez, assieds-toi au lieu de tirer la tronche. Et puis, convaincs-toi que tout va bien se passer.

J'étire un début de sourire sur mes lèvres et prends place à côté d'elle.

— Tu as vraiment cru que j'étais en train de noyer mon chagrin dans le chocolat ? Non, parce que me faire lourder a beau égratigner mon orgueil, je n'en suis pas à ce stade-là, même si quelques cuillères de pâte à tartiner, ça fait du bien, j'avoue.

— Avec toi, tout est possible. La preuve.

J'avale une gorgée de mon élixir préféré quand le son d'une notification retentit du fond de mon sac. Avant d'avoir mon téléphone en main, je connais l'expéditeur du message, mais pour ma tranquillité d'esprit, je vérifie.

Bingo ! Ma mère veut savoir si je rentre manger. Mon côté rebelle crève d'envie de taper un « non » clair et net. L'autre, beaucoup plus poli, m'adjure de lui annoncer que j'arrive en y ajoutant un smiley qui sourit.

J'esquisse une moue hésitante, puis je finis par choisir de faire la morte et renvoie mon appareil d'où il vient en soufflant d'agacement. Je rentrerai quand je rentrerai. Un point, c'est tout.

— Ton super coloc est arrivé, c'est ça ?

— Aucune idée et je m'en tamponne.

En vérité, je sais que son vol se posait à 14 h. Donc, puisque je n'ai pas entendu parler d'un détournement d'avion ou d'un *crash* en pleine mer, il doit avoir atterri depuis plusieurs heures.

— Si ça se trouve, ce type ressemble à un gros nounours. Au fond, qu'est-ce que tu en sais, puisque tu n'as jamais pris de ses nouvelles ?

J'exerce un mouvement rotatif du poignet sur mon verre. Normalement, mon geste a pour but d'oxygéner le vin pour en révéler tous les arômes. Pour l'heure, il m'aide à canaliser ma contrariété.

*Un nounours ? Sans blague !*

— Quand je n'aime pas quelqu'un, je ne m'y intéresse pas. Et je n'aime pas Alric Gomez. Tu connais des gens qui changent du tout au tout en vieillissant, toi ? Moi, non. Il était très con, il doit l'être encore.

— Bois ! m'ordonne-t-elle en avisant mon verre à moitié plein. On ne parle plus de ce type, d'accord ?

Je m'exécute en acquiesçant. Alric Gomez va sans doute me gâcher bien des plaisirs, je refuse qu'il ruine la dégustation de ce bon vin et tous mes moments entre copines à venir. Du coup, je sirote jusqu'à la dernière goutte, puis sans demander la permission à Lindsey, je me ressers.

— Tu penses que tu vas pouvoir voir Enzo cette semaine ?

Pour quelqu'un qui voulait éviter *le* sujet sensible du moment, elle se pose là ! D'ordinaire, je m'absente sans difficulté et je la prends toujours comme alibi quand je rejoins un de mes amants. Elle sait donc très bien ce qu'il en est. L'arrivée de l'emmerdeur en chef rebat les cartes de mes habitudes, car mes parents ayant posé quelques jours de repos pour l'occasion, ils vont avoir du mal à accepter que je ne porte pas le même intérêt qu'eux à ce super coloc à la noix. Je les connais par cœur et les entends déjà me dire que je tire au flanc. Qu'à mon âge, je pourrais éviter de jouer les filles de l'air... Bref, ils vont me pourrir avec ça. Enfin, surtout ma mère.

*Mon Dieu ! Y penser me donne mal au crâne.*

— Je n'en sais rien encore. Enzo m'a assuré qu'il s'arrangerait avec mes disponibilités, le temps qu'Alric sera là. Je vais tenter le coup en disant que tu n'as pas le moral à cause de ta rupture et que tu as besoin de moi.

— Je veux bien plein de choses, mais je n'ai pas envie de passer pour une pleureuse à cause d'un mec. Tu n'as qu'à dire que...

Elle réfléchit.

— ... que j'ai envie de refaire la déco de mon appart et que j'ai besoin de ton aide.

— Hein ? Mais je suis nulle en déco.

— Ouais, ben je n'ai pas d'autres excuses en stock. Le mieux serait que tu officialises ton plan cul avec Enzo. Tu n'aurais plus à te planquer et ça réglerait le problème. Mais bon...

Et voilà ! J'attendais le moment où elle remettrait ça sur le tapis. Bon sang ! Mes vieux n'ont pas besoin de savoir que je change de mec comme de petites culottes.

— Mais bon quoi ? Un *sexfriend* officialisé n'en est plus un. Mes parents l'inviteraient à manger, ils lui proposeraient de rester coucher à la maison et la routine s'installerait dans ma vie. Pas question de vivre ça ! Ce n'est pas parce qu'ils m'ont eu à seize ans et qu'ils ne se sont jamais quittés depuis que j'ai envie de leur ressembler.

— À t'entendre, on dirait que s'aimer comme eux est la pire chose qui peut t'arriver. Pourtant, c'est beau de s'aimer depuis si longtemps, non ?

Un soupir agacé s'échappe de mes lèvres. Ce n'est pas comme si elle et moi n'avions pas eu cette discussion des centaines de fois ! Oui, l'amour de mes parents est beau. Il prouve que l'on peut avoir des enfants très jeunes et être heureux. Seulement, même si j'admire leur complicité, je ne les envie pas. D'accord, ils s'aiment, adorent leur métier et jonglent avec facilité entre leur vie décalée et leurs amis pour conserver un lien social. Ils sortent dès que leur emploi du temps le leur permet et ne sont pas tombés dans le train-train du vieux couple pantouflard. Cependant, ils sont entrés dans l'âge adulte beaucoup trop vite. Qu'ont-ils expérimenté de la sexualité ? Seraient-ils restés ensemble si je n'étais pas arrivée si tôt, bouleversant leur avenir sans le vouloir ? À plusieurs reprises, ils m'ont assuré n'avoir aucun regret, se justifiant avec la naissance désirée de mon frère quatre ans plus tard. Je suis sûre qu'ils sont sincères. Mais je continue de croire que, sans cette grossesse inattendue, leur vie aurait été différente. Ils n'ont pas

connu l'insouciance de l'adolescence. Ils se sont rués sur des études d'infirmiers, sachant qu'ils n'auraient aucun mal à trouver du travail. Tout ça pour subvenir aux besoins de leur famille formée si brusquement. Leur parcours est ce qu'il pourrait m'arriver de pire. Je ne me sens pas prête pour une vie de couple. J'aime retrouver mes copines, dormir en travers de mon lit quand ça me chante, et papillonner d'un partenaire à l'autre, au gré de mes envies. Je me trouve très bien chez mes parents dans mon quotidien d'adolescente attardée. Pour l'instant, avoir un homme à mes côtés toutes les nuits n'est pas un motif suffisant pour me faire changer d'avis. Et puis, je ne veux pas me contenter du « pas trop mal » dans ma vie personnelle. Je refuse de me sentir emprisonnée dans une relation pour leur plaire ou pire, de devoir me justifier en cas de rupture. Ce qui ne manquerait pas de m'arriver s'ils étaient au courant de la partie intime de mon existence. Ils ne comprendraient pas que je n'ai pas envie de me poser avec un homme.

Pour le moment, je marche à l'instinct et j'ai l'intention de continuer d'en profiter. Alors jusqu'à nouvel ordre, je ne compte pas leur imposer un défilé. Je veux être sûre de moi quand je leur présenterai mon copain et ça, ce n'est pas demain la veille.

— N'empêche, je suis étonnée que tu n'aies pas encore mis Enzo au placard.

Je hausse les épaules devant son air blasé. Il faut dire que le renouvellement de mes plans cul étant assez rapide, je conçois qu'elle s'interroge sur la durée, plutôt longue, du dernier.

Enzo n'est pas un amant hors du commun, mais il se défend bien. Il est beau gosse sans pour autant rouler des mécaniques et son statut d'artisan lui permet une remarquable disponibilité, ce qui est un sacré avantage. Entre mes horaires variables dans la grande distribution et les absences de mes parents à des heures improbables, nous faisons de notre mieux pour nous retrouver, le plus souvent possible et en toute discrétion. Enfin, c'est lui qui s'adapte, et je dois reconnaître que c'est pratique. Du coup, cela fait deux mois que ça dure et pour le moment, ça me convient. Pour le moment seulement, évidemment !

— Enzo fait partie des exceptions. Il est doué, à l'écoute, très disponible, et il me laisse une totale liberté de mouvement. Je vais le garder encore un peu.

— OK. OK ! abdique-t-elle pour mon plus grand soulagement. Pas de souci, je continuerai à te couvrir pour tes sorties coquines... même si, de mon côté, il se peut que je ne sois pas tout le temps joignable.

Devant son air lubrique, je souris avant de recommencer à siroter mon vin.

— Tu as déjà des vues sur un mec en particulier ?

— Pas encore, mais fais-moi confiance, je vais y travailler ardemment. Au fait, j'y pense ! Lulu t'a dit qu'elle avait envie d'innover ce week-end ?

— Oui. Elle m'a envoyé un message hier soir. Apparemment, vous vous êtes mises d'accord pour la Noche Loca.

— Ça vient d'ouvrir. Tapas, musique, *dance-floor*, ça peut être sympa. J'en ai un peu marre de traîner à l'Éclipse, pas toi ?

Elle remue du derrière sur les coussins en agitant les bras, bien loin de la fille au bord du suicide à laquelle elle ressemblait tout à l'heure. D'ailleurs, elle mérite bien un petit coup de sang pour m'avoir roulée dans la farine.

— Tout dépendra de l'ambiance à la maison.

Je grimace une moue perplexe qui la scotche sur le canapé. Exit son air de boute-en-train. Ses yeux noisette se sont assombris d'un coup. Mademoiselle Driant est vexée et elle manifeste son mécontentement en ronchonnant :

— Ah, non ! Si tu réussis à voir Enzo en semaine sans que ça pose de problèmes, je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas pour nous voir le week-end.

— Justement, si j'arrive à quitter la maison en soirée avant samedi sans provoquer une guerre civile, je ne vais peut-être pas tenter le diable.

— Bah, alors, oublie ton plan cul. On est plus importante que lui, non ?

J'hésite à en rajouter une couche, mais devant son air contrarié, j'éclate de rire, incapable de garder mon sérieux plus longtemps.

— Poisson d'avril. Tu n'as quand même pas cru que j'allais mettre mes sorties sur pause à cause d'un ours mal léché ?

Lindsey m'envoie une bourrade sur l'épaule.

— Sale...

— ... Garce. Oui. Encore. Même si je ne suis pas aussi douée que toi pour jouer la comédie.

Tout à mon fou rire, je soulève la bouteille pour nous resservir, mais constatant qu'elle est vide, Lindsey me la prend des mains et se lève d'un bond.

— J'ai sa jumelle, ne bouge pas.

Le temps que j'ingurgite deux olives, elle est de retour avec une autre bouteille de sauvignon. Pleine, celle-là.

— Deux, ce soir ?

— Mouais, pour fêter mon célibat et ta colocation, il faut ce qu'il faut, bichette.

Un clin d'œil plus tard, nous sommes de nouveau armées d'une bonne dose de vin. Tout naturellement, Lindsey embraye sur un sujet qui revient très souvent, à savoir la boutique où elle bosse. Le regard pétillant, elle ne tarit pas d'éloges sur la nouvelle collection qui arrive. Fascinée par sa fougue, je l'écoute en réprimant comme je peux la pointe de jalousie qui s'infiltré dans mes veines chaque fois qu'elle parle de son travail. Je n'ai pas sa chance, je déteste le mien. En même temps, qui se vante d'être caissière dans un supermarché et y trouve des avantages ? En tout cas, pas moi.

Ma situation professionnelle est inversement proportionnelle à ma vie sexuelle. Plate, routinière et dénuée du plus petit plaisir. Pourtant, je m'en contente, parce que, si j'en suis là aujourd'hui, c'est ma faute. Contrairement à mon frère, je n'ai jamais aimé l'école. J'ai passé deux fois mon bac pour finir par l'obtenir de justesse et j'ai décidé d'arrêter le massacre en entrant sur le marché du travail. Évidemment, ce diplôme ne représentant qu'un passeport pour accéder à des études supérieures, je n'ai trouvé qu'un boulot dans la grande

distribution. Sur le moment, j'étais ravie à l'idée de gagner de l'argent, mais j'ai très vite déchanté. Les clients râlent à longueur de journée, quand ils ne m'insultent pas. Les horaires sont nases et il m'arrive même de travailler le dimanche matin pour un salaire de misère. Heureusement, je m'entends bien avec la plupart de mes collègues féminines et j'attends avec empressement les temps de pause pour rigoler avec l'une ou plusieurs d'entre elles. Pathétique.

Malgré tout ça, je ne regrette rien. Pas même mon refus d'intégrer l'école d'infirmières comme me le préconisaient mes parents. Je manque de patience et d'empathie pour exercer un métier dans le milieu médical. La mansuétude et l'indulgence ne sont pas héréditaires. Je connais mes défauts, j'en possède une flopée. Avec moi, tout est blanc ou noir. Tout est bon ou mauvais. Et lorsque je me forge une opinion sur quelqu'un ou sur quelque chose, j'ai beaucoup de mal à me remettre en question. En gros, je suis égoïste et butée. Quelquefois, c'est un avantage, car je me laisse difficilement influencer. D'autres fois, c'est un véritable inconvénient. Avec l'arrêt prématuré de mes études, j'en paie encore les frais aujourd'hui, puisque par orgueil, je n'avouerai jamais à mes parents que j'ai commis une erreur. Pour autant, je n'ai pas l'intention d'être une autre pour faire plaisir. J'assume mon caractère, même si quelquefois, je me contiens, je le reconnais. Par exemple, devant eux, j'évite les conflits. D'abord, parce que nous vivons ensemble et que je ne supporterai pas une ambiance plombée après mes heures de travail. Ensuite, parce que, malgré mes nombreux défauts, j'attache de l'importance au respect entre générations. C'est pour cette raison que je préfère rester discrète sur ma vie

sexuelle. Aucun parent n'aimerait savoir que sa fille baise avec autant de facilité que moi. C'est mon jardin secret. Ma folie à moi.

— Je crois qu'on les a eues toutes les deux ! s'exclame soudain Lindsey, me ramenant au moment présent.

Relevant la tête vers les bouteilles vides qu'elle agite dans chaque main, je renverse mon verre contre mes lèvres et fais couler la dernière goutte de vin sur ma langue. Puis je le pose près du pot de pâte à tartiner en jetant un œil vers l'unique fenêtre du séjour. Dehors, il fait nuit noire. Nous avons bavardé longtemps et je n'ai pas besoin de consulter l'heure pour savoir qu'il est tard.

— Cette fois, j'y vais.

J'attrape mon sac et me redresse pour me diriger vers le miroir mural de l'entrée. J'ai un peu moins de vigueur qu'à mon arrivée. L'alcool commence à faire son effet, merde !

— Tu n'as pas de souci à te faire, tu es très présentable pour tes retrouvailles avec ton futur coloc, ironise-t-elle alors que j'essaie de mettre de l'ordre dans ma tignasse rousse.

Sa remarque a beau être idiote, elle me tire un sourire et ne m'empêche pas de poursuivre mon inspection physique. Le visage presque collé à la glace, je vérifie si mes yeux clairs ne brillent pas trop à cause du vin, puis je frotte mes joues un peu trop rouges à mon goût. J'ai bu quatre verres, je crois. Ouvrir une deuxième bouteille n'était pas une si bonne idée que ça en avait l'air. Je dois prendre ma voiture pour rentrer et ce n'est pas raisonnable du tout cette histoire.

Le temps que je renfile mon manteau, Lindsey est près de moi. Les sourcils rapprochés, les paupières plissées sur ses iris noisette aussi luisants que les miens, elle réfléchit et son petit rictus en coin m'intrigue.

— À quoi penses-tu ?

— Je me disais que, puisque tu refuses d'afficher ton plan cul à un petit-déjeuner en famille, tu n'as qu'à envisager un extra avec ton voisin d'étage pour continuer tes soirées coquines à domicile. Au moins, les présentations seront déjà faites et, dans la mesure où c'est l'ami de tes parents, il y a peu de risques qu'il cafte.

Médusée, j'ouvre la bouche sans pouvoir sortir un son, puis j'expédie un œil suspect vers la table. L'alcool a toujours produit un effet plus rapide chez elle que chez moi, mais quand même !

— Tu n'as rien ajouté dans la pâte à tartiner ou dans le vin ? Non, parce que là, tu débloques. Tu es au courant que ce type est de l'âge de mes parents !!!

— Il a quarante ans. Et alors ? Je te signale que ce n'est pas vraiment l'âge des parents de tout le monde quand on a vingt-quatre ans tout de même. Les miens seront à la retraite l'année prochaine. Et puis, si ça se trouve, ce n'est pas un ours mal léché. Moi, je dis qu'avec l'expérience, il doit savoir se servir de sa langue à la perfection. Quelquefois, il vaut mieux un vieux con qu'un jeune qui te prend pour une conne. Et puis, au moins, tu auras un *sexfriend* à disposition. Ni vu ni connu.

— Je te rappelle que, pour le moment, je suis avec Enzo et comme tout se passe bien avec lui, je ne vois pas pourquoi j'irais chercher ailleurs...

Je m'arrête de parler. Pourquoi ai-je besoin de me justifier au juste ?

— Argh, tu es en train de me faire dire n'importe quoi.

— Rho, allez ! C'est une blague, tempère-t-elle dans un clin d'œil. N'empêche que je reste persuadée que tu te tracasses pour pas grand-chose. Je suis sûre que tu pourras faire ce que bon te semble. Un mec célibataire ne s'encroûte pas dans un appartement pendant des soirées entières.

— Si tu le dis.

— En attendant de savoir ce qu'il en est, essaie d'y mettre du tien pour que tout se passe bien entre vous. D'accord ?

— Promis, dis-je avant de sortir de chez elle. Je te tiens au courant.

*Enfin, si je ne finis pas dans un mur avant de rentrer chez moi.*

Je capitule pour clore cette conversation devenue surréaliste, parce qu'au fond de moi, je parie que ce n'est que la première d'une longue série. Comme moi, Lindsey est très têtue. Mais là où je pars au quart de tour, elle réfléchit et parle rarement dans le vent. En d'autres termes, elle a beau m'affirmer qu'elle blague avec son histoire d'ours mal léché, je ne la crois pas une seconde. Maintenant qu'elle s'est fourré cette idée absurde dans la tête, elle va me la resservir à toutes les occasions. Et ça, ce n'est malheureusement pas un poisson d'avril.



## Chapitre 2



*Synaëlle*

Une place est libre dans une contre-allée proche de chez moi et elle me sauve la vie, car elle est assez large pour que je n'aie pas besoin de réaliser de créneau. Malgré tout, je m'y prends à plusieurs fois pour m'y garer. Puis une longue inspiration plus tard, je sors de mon véhicule, décidée à suivre le précepte que je répète aux autres et que je suis incapable d'appliquer pour moi dans son intégralité : *aucun homme ne mérite qu'on se rende malade pour lui, pour quelque raison que ce soit ! Ça vaut donc aussi pour Alric.*

Armée de mon plus beau sourire factice, je pénètre dans l'immeuble quand le voisin du premier étage, sur le point de sortir, maintient la porte ouverte, par galanterie. Avec un chapeau melon vissé sur sa tête, une écharpe jaune enroulée

autour de son cou hiver comme été, et un costume trop grand à carreaux blancs et marron dignes d'un spectacle clownesque, Roger Vauban est une figure du quartier. Un vieil homme atypique, tant dans son style vestimentaire que dans son mode de vie nocturne. De prime abord, il peut faire peur, mais lorsqu'on s'attarde sur le personnage, il s'avère gentil, poli et même un peu timide.

— Salut, Roger. Salut, Toulouse.

Je me penche en avant et caresse son beagle entre ses deux oreilles pendantes, en ébauchant un rictus moqueur. J'ai beau connaître ce chien depuis longtemps, je ne me fais toujours pas à son prénom. Qui d'autre que son maître pouvait l'appeler comme la ville où il habite ? Le pauvre.

— Bonsoir Lynaëlle. Tu as une mine froissée, ma chère petite. Tout va bien ?

*Aïe ! Si mon sourire fabriqué ne dupe pas Roger, j'ai du souci à me faire avec l'œil affûté de ma mère.*

— Je vais très bien, merci.

— Mes amitiés à tes parents, termine le vieil homme en soulevant son chapeau de quelques centimètres au-dessus de son crâne.

Roger utilisant toujours l'escalier, je m'engouffre seule dans l'ascenseur et pendant que la cabine grimpe les étages, je fixe le miroir du fond, m'exerçant à étirer mes lèvres dans tous les sens. Le vin me donne bonne mine, mais pour le sourire, ce n'est pas gagné. Trop bon enfant, trop large, trop constipée, aucune mimique ne me convient, et c'est flanquée d'un sourire totalement stupide que je pénètre dans le duplex.

Dans le vestibule, je prends mon temps pour retirer mes bottines et pendant que je me débarrasse de mon manteau, je tends l'oreille. Malgré l'escalier cachant en partie le séjour, je reconnais la voix chaude et chantante de mon père et, a priori, il ne m'a pas entendue entrer.

— Lyly et Lindsey sont cul et chemise. Tu sais ce que c'est. Les copines, le shopping, les soirées... C'est de son âge...

J'ai l'étrange impression qu'il cause tout seul. Dans mon souvenir, Alric n'était pas un grand bavard, mais là, soit il se fout de ce que mon père raconte, soit il fait déjà la gueule. Dans tous les cas, ce n'est pas bon signe.

*OK ! J'ai promis à Lindsey de fournir des efforts, alors allons-y !*

Deux pas en avant plus tard, j'aperçois mon père assis au bout du canapé, une bière à la main. Il cesse de parler et ses prunelles bleu outremer se posent sur moi avec une douceur infinie. Un sourire sincère se couche sur ses lèvres, donnant une teinte identique au mien.

Depuis toujours, il me regarde comme si j'étais la septième merveille du monde et c'est un sentiment partagé. Je ne dirai pas qu'il est l'homme de ma vie, parce que nous avons le même sang, mais mon amour pour lui est immense. Je l'aime pour sa discrétion, pour la tolérance dont il fait preuve face à mes sautes d'humeur répétées. J'admire son humanité, sa force tranquille dont je n'ai malheureusement pas hérité. Je l'aime et pourtant je ne le lui ai jamais dit de vive voix. Moi qui ne souffre d'aucune pudeur devant mes amants, je n'ose pas exprimer ce que je ressens à mon propre père.

*Débile !*

Pendant que je me flagelle en silence, j'avise l'homme en jean-basket installé près de lui et sans pouvoir me contrôler, je le scanne des pieds à la tête. Un torse musclé moulé dans un T-shirt noir. Un teint hispanique relevé par une barbe naissante. Des lèvres charnues. Des pommettes saillantes. Un regard sombre dissimulé derrière de longs cils noirs. Dans mon esprit, Alric était vieux et quelconque. En réalité, il ne paraît pas son âge et avec une allure sportive et un air ténébreux, il est... carrément canon.

*Canon ? Non, mais vraiment ! Un mec de quarante ans n'est pas « canon ». Il peut être charismatique, charmeur, charmant, mais pas canon ! Lindsey, je te déteste avec tes idées à la noix.*

— Bonsoir, princesse. On parlait de toi, justement. J'étais en train d'expliquer à Alric que, le lundi soir, tu ne rentrais jamais directement à la maison.

La mâchoire prête à se décrocher, j'avance encore un peu et trébuche à cause du tapis sous la table basse. Il a toujours été à cet endroit-là, mais il me paraît plus épais que d'habitude.

*Foutu vin blanc !*

Je me rattrape au bord de l'enfilade située à proximité et, le temps que je retrouve mon équilibre, ma mère accourt depuis la cuisine en ouvrant grand ses yeux cuivrés comme un animal apeuré.

— Tu ne t'es pas fait mal ? s'alarme-t-elle en me soutenant par le bras.

Je secoue la tête pour la tranquilliser, fixant son tablier à fleurs roses pour me donner une raison de ne pas regarder vers le canapé.

— Je me suis inquiétée que tu ne répondes pas à mon message. Tout va bien ?

— Lindsey s'est fait plaquer par son copain, j'essayais de la consoler.

*Désolée, Lindsey. Ma langue a fourché.*

— Oh, je comprends mieux. La pauvre ! J'espère qu'elle ne déprime pas trop.

— Elle... se goinfre de pâte à tartiner.

Je toussote pour éclaircir ma voix. Puis je m'avance vers mon père en réunissant toute mon énergie pour paraître la plus naturelle possible, malgré mes facultés motrices et cérébrales diminuées à cause de ce foutu sauvignon et d'un ours... très alléchant.

*Oh, merde !*

Marcher sans tanguer. Respirer profondément pour faire ralentir mon rythme cardiaque. Ne pas mater le nouvel arrivant comme une ado découvrant l'existence du mâle alpha. Me concentrer sur le sourire de mon père en conservant le mien sans ressembler à une aliénée.

Arrivée devant lui, je pose un baiser sur son front. Son voisin tourne à peine la tête quelques secondes, puis il arrime ses yeux noirs à sa bière. Je tente un « salut » à son intention et obtiens en retour un rictus proche d'une grimace, laquelle me tire un grognement que j'ai toutes les peines du monde à transformer en soupir bruyant.

*Il est canon, mais aussi peu avenant que dans mes souvenirs. Ça va être coton de fournir des efforts de gentillesse avec lui.*

— Je viens... de croiser Roger dans le hall. Il... vous passe le bonjour.

*Et maintenant, je bégaie. Ridicule, je suis ridicule.*

Mon père s'engageant dans une explication concernant l'étrange habitant du premier, je trotte pour rejoindre ma mère qui a regagné la cuisine. Elle touille un mélange sur le feu. Je connais bien l'odeur qui embaume la pièce, pourtant, je jette un œil sur le contenu de la marmite.

— Saucisses lentilles.

— C'est ça ! Ce soir, c'est à la bonne franquette. Tu vas pouvoir manger avec nous. On est en retard, on a tellement discuté !

Bien que contrariée de ne pas avoir réussi à échapper au dîner, j'exhale un souffle moqueur. Dans notre famille, ouvrir des boîtes de conserve ou faire réchauffer des plats surgelés n'a rien de surprenant. Je dirais même que c'est tous les jours comme ça. Ma mère prétend manquer de temps pour cuisiner, alors qu'en vérité, je suis certaine qu'elle déteste ça. Quant à moi, je ne peux pas affirmer que j'aime ou pas, je ne me suis tout bonnement jamais penchée sur la question. Quand mes parents travaillent, je trouve toujours un truc à grignoter dans le frigo ou dans le congélateur. Un passage au micro-ondes et c'est prêt. Pourquoi me tracasser ? Me laisser porter, c'est bien, non ?

En tout cas, quand le chef Gomez va découvrir l'ampleur du problème, il va tomber en syncope, c'est sûr.

La table n'étant pas dressée, je m'y attelle tant bien que mal, tout en écoutant la conversation qui se poursuit dans le salon.